



Somadeva
Océan
des rivières de contes

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE NALINI BALBIR
AVEC LA COLLABORATION DE MILDRÈDE BESNARD,
LUCIEN BILLOUX, SYLVAIN BROCQUET,
COLETTE CAILLAT, CHRISTINE CHOJNACKI,
JEAN FEZAS ET JEAN-PIERRE OSIER,
TRADUCTION DES «CONTES DU VAMPIRE»
PAR LOUIS RENOÜ
AVEC LA COLLABORATION DE MARIE-SIMONE RENOÜ

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

SOMADEVA

*Océan
des rivières de contes*

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE NALINI BALBIR

AVEC LA COLLABORATION DE MILDRÈDE BESNARD,
LUCIEN BILLOUX, SYLVAIN BROCQUET,
COLETTE CAILLAT, CHRISTINE CHOJNACKI,
JEAN FEZAS ET JEAN-PIERRE OSIER

TRADUCTION DES « CONTES DU VAMPIRE »
PAR LOUIS RENOÜ

AVEC LA COLLABORATION DE MARIE-SIMONE RENOÜ

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Unesco, 1963,
pour la traduction, la Notice et les notes des « Contes du vampire ».

© Éditions Gallimard, 1997,
*pour la traduction et l'appareil critique,
ainsi que pour la révision de la traduction,
et l'adaptation de la Notice et des notes des « Contes du vampire ».*

OCÉAN
DES RIVIÈRES DE CONTES

Voici, ambrosie jaillie de l'océan baratté par le Mandara, cette *Histoire* jaillie de la bouche de Śiva tremblante d'amour pour la fille du Roi des Monts — c'était dans des temps très anciens.

Ceux qui savent pleinement la savourer — ils ont écarté les obstacles et acquis les pouvoirs surnaturels — ceux-là sont divinement comblés, sur cette terre, par la faveur de Śiva'.

Livre I
LA BASE

PREMIER FLOT

Invocation à Śiva et Gaṇeśa (vers 1-2).

Le bonheur, puisse le cou bleu-noir de Śiva vous l'indiquer : les regards de Pārvatī sise en son giron sont comme des liens dont Amour l'enserre.

Lors de la fête de la danse des crépuscules, le Vainqueur des Obstacles provoque de sa trompe le lever des constellations, comme pour en créer de nouvelles par la brune bruissante qu'elle projette : puisse-t-il vous protéger !

Le projet de Somadeva (vers 3-12).

M'inclinant devant Parole¹, cette lampe qui éclaire le sens de tous les mots, je vais composer le recueil de la quintessence de *La Grande Histoire*². En premier, *La Base* ; puis *En tête* ; le troisième livre doit être *Le Lāvāṇaka* ; *La Naissance de Naravāhanadatta* doit suivre ; puis *Les Quatre Filles*, et *Madanamañcukā* ; ensuite le septième livre, *Ratnaprabhā* ; le huitième livre, *Sūryaprabha* ; puis doivent venir *Alaṃkāravatī*, *Śaktiyāśas* et *Velā* ; puis *Śasāṅkavatī* et *Madirāvati* ; ensuite *Le Livre des cinq* suivi du *Grand Sacre*, puis *Suratamañjari* et *Padmāvati* ; enfin le dix-huitième livre, *Viśamaśīla*.

Tel l'original, tel aussi ce recueil, sans tolérer le moindre écart. Seule l'ampleur de l'œuvre a été réduite, et la langue modifiée. Autant que possible, les conventions littéraires ont été observées et les portions de poèmes réunies sans

que les tonalités des histoires soient altérées. Ce n'est pas le désir de montrer mon habileté qui m'a dicté cette entreprise. Au contraire, mon but est de faciliter la remémoration de ce réseau d'histoires variées !

Le séjour de Śiva (vers 13-20).

Fréquenté par *kimnara*, *gandharva* et *vidyādhara*, règne souverainement¹ sur les plus hauts pics celui qu'on célèbre sous le nom d'Himālaya. Il atteint une hauteur si grande parmi les montagnes que Bhavānī, la mère des trois mondes, en est venue à se prendre pour sa fille. Son plus haut pic est le mont Kailāsa, qui se dresse à de nombreux milliers de *yojana* de hauteur. « Même lors du barattement de la mer de lait, le mont Mandara n'a pas atteint l'éclat du nectar, mais moi j'y arrive sans efforts », semble-t-il dire en riant avec ses amies. Maître de toutes les créatures, mobiles ou immobiles, en compagnie d'Ambikā, honoré par *gana*, *vidyādhara* et *siddha*, le souverain suprême trouve en lui sa résidence. Lorsqu'elle parvient sur son chignon jaune dressé, la nouvelle lune obtient ce bonheur : se voir réunie aux pics des monts orientaux jaunis par le crépuscule. En fichant son trident dans le cœur du seul Andhaka, chef des démons, il le retirait du même coup, ô merveille, du cœur des trois mondes ! La pointe de ses orteils se réfléchit sur les bijoux qui ornent les têtes des dieux et des démons : ils brillent alors comme si, par sa grâce, ils portaient la demi-lune.

Pārvati veut du neuf (vers 21-26).

Un jour que, dans l'intimité, elle avait gagné sa confiance, Bhavānī combla d'éloges son mari, le Seigneur. Tout à la liesse que ses louanges faisaient naître, Śiva² l'installa dans son giron : « Quelle amabilité puis-je te faire, lui dit-il. — Si tu es bien disposé, Seigneur, répondit la fille de l'Himālaya, raconte-moi aujourd'hui une histoire charmante, toute nouvelle ! — Passée, présente ou future, est-il, ma chère, chose que tu ne connaisses point ? » L'amante pressa le Seigneur : elle avait le cœur jaloux, attaché à celui qu'elle aimait. Pour la flatter, Śiva lui raconta la courte histoire que voici. Elle avait pour sujet son propre pouvoir.

Courte histoire, que Pārvati ne trouve ni neuve ni palpitante (vers 27-46).

« Jadis Brahma et Nārāyaṇa, qui parcouraient la terre pour me voir, atteignirent le pied de l'Himālaya. Là, ils remarquèrent devant eux un grand *liṅga* enflammé : pour voir où il se terminait, l'un monta, l'autre descendit. Comme ils n'atteignaient point ses extrémités, ils me comblèrent d'austérités¹ : je leur apparus et leur dis : « Demandez une récompense ! — Deviens mon fils », s'empressa de demander Brahma : insolence qui lui valut blâme et absence de culte. Le dieu Nārāyaṇa formula à son tour sa demande : « Seigneur, fais que je devienne ton fidèle obéissant ! » Alors grâce à ton Principe personnel², il prit pour moi forme corporelle : car, Nārāyaṇa, c'est toi, mon énergie émanée de moi l'énergique ! » Comme Śiva disait : « Bien plus, auparavant, tu as été ma femme ! » Pārvati répliqua : « Comment cela ? — Reine, répondit Śiva, antérieurement, le *prajāpati*³ Dakṣa a eu nombre de filles dont toi-même. Il te donna à moi en mariage et les autres à Dharma, et autres divinités. Un jour il convoqua tous ses gendres pour le sacrifice. Je fus le seul à ne pas être invité. « Pourquoi n'as-tu pas convoqué mon mari ? lui demandas-tu. Père, dis-le ! — Ton mari porte une guirlande de crânes : comment le convoquer au sacrifice ? » Tel fut son propos, aiguille empoisonnée pour tes oreilles ! « Oh, le méchant ! qu'ai-je donc à faire de mon corps qui est né de lui ? » t'écrias-tu, mon amie, en te livrant à la mort⁴ dans un mouvement de colère. À cause de ce courroux, je détruisis le sacrifice de Dakṣa, puis tu renaquis de la montagne Himālaya comme de l'océan le rayon de lune⁵. Puis je me rendis, rappelle-toi, au mont Himālaya pour me livrer à l'ascèse ; ton père t'avait ordonné de me servir, moi son hôte. Envoyé par les dieux pour obtenir de moi le fils qui mettrait fin aux exploits de Tāraka⁶, Amour trouvant une occasion me transperça. Alors je le brûlai. Tu m'achetas, femme courageuse, au prix d'une ascèse cruelle, et j'acceptai le procédé⁷, chérie, venant de toi, précisément pour accroître ma propre ascèse.

« Donc, autrefois tu fus ma femme ; que pourrais-je te dire de plus ? »

Lorsque Śiva eut terminé, la déesse, très en colère, lui

dit : « Tu triches : bien que je te l'aie demandé, ce n'est point une histoire palpitante¹ que tu me contes là ! Tu portes la rivière Gange², tu t'inclines devant cette fille : Crépuscule, ne t'ai-je donc pas vaincu ! » Śiva se réconcilia avec elle et promit de conter une histoire merveilleuse³ ; sur quoi la colère quitta Pārvati. Nandin⁴ reçut d'elle l'ordre personnel d'interdire l'accès de la porte à quiconque voudrait pénétrer en ces lieux, et Śiva se mit à parler.

L'histoire inédite éventée par Puṣpadanta (vers 47-53).

« Aux dieux le bonheur absolu, aux hommes le malheur ininterrompu, mais aux hommes divins les faits et gestes d'un charme supérieur⁵ ! Aussi vais-je te raconter les aventures des *vidyādhara*. » Śiva parlait ainsi avec la déesse, lorsque le bénéficiaire de ses bonnes grâces arriva, l'excellent *gana* Puṣpadanta, auquel Nandin, qui se tenait à la porte, interdit l'entrée. « M'interdire l'entrée sans raison, à moi ! » se dit-il. Curieux, sans se faire voir grâce à ses pouvoirs magiques, il entra immédiatement. Une fois à l'intérieur, il entendit, contées par Śiva, toutes les aventures inédites et merveilleuses des sept *vidyādhara*⁶. L'histoire entendue, il s'en fut lui aussi la conter à sa femme Jayā ; qui peut bien cacher aux femmes argent ou secret ? Émerveillée, Jayā, qui exerçait les fonctions de chambellan, s'en fut chez Pārvati à qui elle dit l'histoire : comment les femmes pourraient-elles se retenir de parler ?

Colère de Pārvati qui maudit Puṣpadanta (vers 54-66).

Pārvati en colère apostropha Śiva : « Ce n'est pas de l'inédit que tu m'as conté : ton histoire, Jayā la connaît aussi ! — Par ses pouvoirs magiques », répondit-il, au courant grâce à sa concentration, « Puṣpadanta est entré et l'a entendue : il l'aura contée à Jayā. Qui d'autre, chérie, pouvait la connaître ? » À ces mots, dans une colère extrême, Pārvati fit venir Puṣpadanta : « Grossier personnage, deviens un mortel ! » dit-elle en maudissant le malheureux, ainsi que le *gana* Mālyavat, qui s'entremettait en sa faveur. Tous deux, ainsi que Jayā, tombèrent à ses pieds : comme ils s'informaient de la fin de la malédiction, elle leur dit en prenant son temps : « Dans la forêt des

monts Vindhya se trouve, sous le nom de Kāṇabhūti, le *yakṣa* Supratika devenu *piśāca* à la suite d'une malédiction de Kubera. Vois-le : lorsque, te rappelant ton existence antérieure, tu lui auras raconté cette *Histoire*, alors, Puṣpadanta, tu seras libéré de la malédiction ! D'autre part, quand Mālyavat l'aura entendue de la bouche de Kāṇabhūti, alors, après la libération de ce dernier, il sera libéré, une fois l'*Histoire* répétée. » La fille de l'Himālaya se tut, et aussitôt les deux *gaṇa* disparurent telles deux masses d'éclairs.

Le temps passa ; compatissante, Pārvatī demanda à Śiva : « Maître, où renaquirent sur terre tes deux excellents serviteurs, que j'ai maudits ? » Le dieu à la crête de lune répondit : « Chérie, à Kauśāmbī, la grande ville, Puṣpadanta renaquit sous le nom de Vararuci. Quant à Mālyavat, il renaquit sous le nom de Guṇādhya, à Supratiṣṭhita, l'excellente ville. Telle est, reine, leur aventure ! » Le Seigneur informa en ces termes son amie que la pensée du traitement méprisant infligé à deux serviteurs zélés remplissait de regret. Cajolant Pārvatī, il vivait dans des maisons de plaisir faites de lianes d'arbres à désirs, conçus¹ sur les flancs du mont Kailāsa.

DEUXIÈME FLOT

Puṣpadanta retrouve Kāṇabhūti et se libère de la malédiction (vers 1-29).

Puṣpadanta errait sous une forme humaine, portant le nom de Vararuci et celui de Kātyāyana. Il atteignit les sommets en matière de sciences et devint ministre de Nanda² : las, il partit un jour voir la déesse qui hante les monts Vindhya³. La déesse, qu'il s'était conciliée par l'ascèse, lui ordonna en songe de se rendre dans la forêt des Vindhya pour voir Kāṇabhūti. Errant dans cette forêt grouillante de tigres et de singes, dépourvue d'eau, aux arbres entrelacés de lianes, il aperçut un immense banian auprès duquel il vit, entouré de centaines de *piśāca*, le *piśāca* Kāṇabhūti, aussi grand qu'un arbre *śāla*. Le voyant, Kāṇabhūti toucha respectueusement les pieds de Kātyāyana qui, s'asseyant, lui dit aussitôt : « Tu connais les usages⁴, comment es-tu

parvenu à cette condition ? — Je n'en ai pas la moindre idée ! » lui répondit amicalement Kāṇabhūti. « Mais écoute ce que j'ai appris de Śiva, dans un cimetière, à Ujjayinī. Je vais te le dire. »

« Pourquoi, maître, te complaire dans crânes et cimetières ? » lui demandait la déesse. Et Śiva répondit : « Jadis, une fois achevée la destruction du cycle cosmique¹, l'univers devint eau : je m'incisai la cuisse, et une goutte de sang tomba, qui dans les eaux devint un œuf. Celui-ci fendu, il en sortit l'Homme², puis la Nature que j'ai produite en vue de la création. Puis ces deux principes créèrent les autres créateurs, et ceux-ci les créatures : aussi dans le monde, ma chère, appelle-t-on l'Homme l'aïeul. Après avoir ainsi créé tout l'animé et l'inanimé, l'Homme eut un mouvement d'orgueil : aussi je lui coupai la tête. Saisi de remords, je fis un grand vœu : d'où chez moi l'habitude de tenir en main des crânes, d'où mon goût pour les cimetières ! De plus, reine, le monde, qui repose dans ma main, ressemble à un crâne : les deux coquilles de l'œuf, dont j'ai parlé auparavant, sont appelées ciel et terre. »

Sur ces paroles de Śiva, je me tenais là, curieux d'en apprendre davantage. Pārvatī revint à la charge : « Dans combien de temps Puṣpadanta nous reviendra-t-il ? — Le *piśāca* que tu vois fut un *yakṣa* de la suite de Kubera, répondit Śiva en me désignant. Il avait pour ami le *rākṣasa* Sthūlāśiras. Voyant qu'il s'associait à ce coquin, Kubera en fit un *piśāca* qui vivait dans la forêt des monts Vindhya. Son frère Dīrghajāṅgha tomba aux pieds de Kubera, qui, interrogé sur la fin de la malédiction, déclara : "Après avoir entendu de la bouche de Puṣpadanta, qui s'est incarné à la suite d'une malédiction, *La Grande Histoire*, et après l'avoir répétée à Mālyavat, devenu mortel à la suite d'une malédiction, tu seras, ainsi que les deux *gana*, au bout de tes peines." Kubera a fixé ainsi ici-bas le terme de celle-ci, et toi, chérie, ne l'oublie pas, tu en as fait autant pour Puṣpadanta ! »

Sur ces mots de Śiva, je partis joyeux : je savais que les effets néfastes de la malédiction s'achèveraient à l'arrivée de Puṣpadanta.

Kāṇabhūti se tut : immédiatement, se rappelant son existence antérieure, Vararuci, comme tiré du sommeil,

dit : « Puṣpadanta, c'est moi ! Entends de ma bouche l'*Histoire* ! » Et Kātyāyana de conter les sept cent mille vers des sept *Grandes Histoires*. À quoi Kāṇabhūti répliqua : « Maître, tu es l'incarnation de Rudra : qui d'autre connaît cette *Histoire* ? Par ta grâce, la malédiction m'a pratiquement quitté. Raconte-moi donc, seigneur, tes aventures en commençant par ta naissance. Purifie-moi un peu plus, si toutefois il ne faut pas celer pareil récit aux gens de ma sorte ! »

Par égard pour Kāṇabhūti, qui s'inclinait devant lui, Vararuci lui raconta en détail toute son histoire depuis sa naissance.

Histoire de Vararuci (vers 30-fin du cinquième flot).

Un enfant prodige qui retient tout ce qu'il voit ou entend (vers 30-40).

À Kauśāmbī, vivait le brahmane appelé à la fois Soma-datta et Agniśikha : il avait une épouse nommée Vasudattā. C'était une fille d'ermite qui s'était incarnée sous cet état à la suite d'une malédiction : pour ma part, je renaquis à la suite d'une malédiction comme leur fils à tous deux. J'étais encore tout enfant lorsque mon père mourut. Ma mère m'éleva avec peine.

Un jour, deux brahmanes arrivèrent à la maison pour passer une nuit : un long trajet les avait couverts de poussière. Ils se tenaient là, quand on entendit résonner le tambour. Se rappelant alors son mari, ma mère me dit, tout en sanglots : « Fils, le danseur Nanda, l'ami de ton père, est-il en train de danser ? — Mère, lui répondis-je, je vais aller voir, et je te ferai représenter à toi aussi l'ensemble, récitation comprise ! » Mes paroles plongèrent les deux brahmanes dans la stupéfaction. « Pas de doute là-dessus, mes enfants ! leur dit ma mère. C'est vrai : cet enfant garde en mémoire tout ce qu'il a entendu une fois ! » Pour satisfaire leur désir de savoir, ils me récitèrent le *Prātisākhya*¹, que je répétais intégralement mot pour mot en leur présence. Puis je m'en fus avec eux voir la pièce que je fis représenter également en entier à ma mère, une fois rentré à la maison.

Assuré de ma capacité à retenir ce que j'avais entendu une fois, l'un des brahmanes, nommé Vyāḍi, s'inclina devant ma mère et lui raconta l'histoire que voici.

Histoire des deux brahmanes en quête de science (vers 41-83).

« Dans la ville de Vetasa, mère, il y avait deux frères, Devasvāmin et Karambaka, des brahmanes qui se chérissaient mutuellement. Indradatta était le fils du premier, et moi, Vyādi, je suis le fils de l'autre. Mon père mourut. Sous le coup du chagrin, le père d'Indradatta partit pour le grand voyage, puis la tristesse fit éclater le cœur de nos mères. Devenus de pauvres orphelins malgré notre richesse, désireux d'apprendre les sciences, nous nous mîmes à solliciter Skanda par notre ascèse. Nous l'accomplissions, lorsque le Seigneur nous donna en songe les instructions suivantes : "À Pāṭaliputra règne le roi Nanda. Dans cette ville réside un brahmane, nommé Varṣa, dont vous tirerez science complète : rendez-vous là-bas tous deux !"

« Arrivés dans la ville de Varṣa, nous interrogeâmes les gens, qui nous dirent : "Il y a bien un nommé Varṣa, un brahmane stupide." Notre pensée balançait lorsque nous allâmes immédiatement voir la maison de Varṣa. Elle était dans un état pitoyable : les rats en avaient fait une fourmilière, les fissures des murs l'avaient vieillie, elle n'offrait plus d'ombre, faute de toit ; on aurait dit le lieu de naissance des malheurs. Nous vîmes à l'intérieur Varṣa en train de méditer, et approchâmes de sa femme qui nous prodigua les nobles devoirs de l'hospitalité. Elle avait le corps émacié, et ses vêtements étaient sales et déchirés ; on l'aurait prise pour l'incarnation de la pauvreté éprise des vertus brahmaniques. Nous commençâmes par la saluer, puis nous l'informâmes de nos aventures et de la rumeur relative à la stupidité de son mari.

« "Fils, quelle honte pour moi à le dire ? Écoutez l'histoire !" Et la sainte femme de nous narrer cette histoire. »

Dans cette ville, vivait le meilleur des brahmanes, un nommé Śaṅkarasvāmin, qui avait deux fils : mon mari et Upavarṣa. Le premier était stupide et pauvre, et le cadet était tout le contraire. Ce dernier chargea son épouse des soins de la maison de l'aîné. Un jour arriva la saison des pluies : à cette époque, les femmes confectionnent avec de la farine et de la mélasse une pâtisserie répugnante en forme de sexe, qu'elles donnent à un brahmane stupide ; en procédant ainsi, elles conjurent la peine qu'il y a à se

baigner à la saison froide et la langueur que produit le bain à la saison chaude. Ce don est refusé, car ce rite est, dit-on, vil. Ma belle-sœur le donna à mon mari avec ses honoraires, et il accepta le cadeau ! À son retour à la maison, je le tançai d'importance. La conscience de sa stupidité et la colère contre lui-même l'affligèrent beaucoup : il se jeta aux pieds de Skanda, qui, enchanté de ses austérités, lui révéla toutes les sciences. « Lorsque tu auras rencontré un brahmane conservant en mémoire ce qu'il a entendu une fois, tu pourras les lui révéler ! » Sur cette injonction du dieu, mon mari revint enchanté à la maison. De retour, il me raconta toute l'histoire : depuis, il ne cesse de réciter des formules et de méditer. Aussi, cherchez un tel « phénomène » et amenez-le : grâce à lui le succès en toutes matières vous sera assuré !

« Apprenant cela de la femme de Varṣa, nous lui donnâmes immédiatement cent pièces d'or pour mettre fin à sa condition misérable, et quittâmes la ville.

« Nous parcourions la terre sans trouver nulle part le « phénomène », lorsque, fatigués, nous arrivâmes chez toi. Et voici ce que nous trouvons : « Cet enfant, ton fils, qui retient tout ce qu'il a entendu une fois ! Donne-le-nous, que nous partions exploiter cette richesse : les sciences ! — Tout concorde au détail près ! » répondit respectueusement ma mère aux paroles de Vyāḍi. « J'ai confiance : de fait, autrefois, lors de la naissance de ce fils, mon unique enfant, une voix immatérielle déclara clairement du haut du ciel : 'Ce garçon qui vient de naître retient tout ce qu'il entend ; il apprendra de Varṣa les sciences, bien plus, il donnera à la grammaire la préséance dans le monde. On l'appellera Vararuci, car tout ce qui est excellent lui plaira !' Sur quoi la voix se tut. Puis, le garçon devenu adulte, je me suis répétée jour et nuit : 'Où peut bien se trouver ce professeur Varṣa ?' Et voici qu'aujourd'hui je l'apprends de vous avec une joie extrême. Donc emmenez-le, c'est votre frère ! Quel mal pourrait-il arriver ? » »

À ces paroles de ma mère, la nuit passa aussi vite qu'un instant aux yeux de Vyāḍi et d'Indradatta, débordant de joie. Vyāḍi s'empressa de donner son propre argent à ma mère pour qu'elle organise une fête, et, comme il voulait que je sois en état d'étudier le Veda, il procéda lui-même à mon initiation². Ma mère me laissa partir en retenant avec

peine ses larmes : par mon courage, je calmai complètement le chagrin qu'elle éprouvait. Considérant que la faveur de Skanda à leur égard se manifestait de manière éclatante, Vyāḍi et Indradatta me prirent avec eux et se hâtèrent de sortir de la ville. Nous finîmes par arriver à la maison du maître Varṣa, qui, lui aussi, me prit pour la faveur incarnée de Skanda.

Le lendemain, nous plaçant en face de lui, le professeur Varṣa s'assit sur le sol purifié, et prononça la syllabe *Om*¹ avec une voix céleste : juste à ce moment les Veda avec leurs membres auxiliaires² furent à sa disposition, et il se mit à nous les enseigner. Là où il me suffisait d'entendre le maître une fois pour retenir la leçon, il fallait deux fois à Vyāḍi et trois à Indradatta.

Entendant ce son céleste et inédit, les brahmanes, étonnés par ce phénomène, accoururent du voisinage pour voir ce qu'il en était, et, de leurs vénérables bouches qui se répandaient en louanges, ils saluèrent Varṣa en s'inclinant devant lui. Bien plus, au su de cette merveille qui les mettait en joie, non seulement Upavarṣa³, mais aussi toute la population de Pāṭaliputra firent une très grande fête. Faisant preuve de générosité, le roi Nanda lui-même vit l'excellence de la récompense accordée par Skanda, et, enchanté, combla aussitôt la maison de Varṣa d'immenses richesses.

TROISIÈME FLOT

Ainsi parlait dans la forêt Vararuci, que Kāṇabhūti écoutait avec une attention extrême. Vararuci reprit la parole :

Un jour, le temps passant, l'étude personnelle achevée⁴, nous interrogeâmes le maître Varṣa qui avait accompli les rites quotidiens : « Comment pareille ville peut-elle abriter à la fois la richesse et la science ? Maître, conte-le-nous ! — Écoutez son histoire ! »

Histoire de Pātāliputra (vers 4-79).

Les trois femmes abandonnées par leurs maris brahmanes (vers 4-12).

Il y a un gué, lieu de purification, appelé Kanakhala, à la Porte du Gange, là où l'éléphant divin Kāñcanapāta fit descendre la rivière du plateau qui couronne le mont Uśinara qu'il avait fendu. Originaire du Sud, un brahmane s'y livrait à des austérités en compagnie de sa femme : en ce même endroit, il eut trois fils. Au bout d'un certain temps, lui et sa femme moururent : ses fils, qui voulaient apprendre les sciences, se rendirent au lieu nommé Rājagrha. Une fois leurs études achevées, ces trois-là, affligés de n'avoir plus de maître, prirent la direction du Sud pour aller voir Śkanda. Ils arrivèrent à la ville de Ciñcini, au bord de l'océan, et résidèrent dans la maison d'un brahmane nommé Bhojika, qui leur donna ses trois filles ainsi que de l'argent. Puis, n'ayant pas d'autre descendance, Bhojika se rendit au bord du Gange pour se livrer à l'ascèse.

Alors que ces trois hommes vivaient dans la maison de leur beau-père, la sécheresse fit naître une cruelle famine dans le pays. Pour cette raison, tous trois quittèrent leurs saintes femmes d'épouses : la pensée de leurs parents ne touche pas le cœur des hommes vils !

Naissance d'un fils et générosité de Śiva (vers 13-24).

La deuxième de ces femmes était enceinte et toutes trois se réfugièrent dans la maison de Yajñadatta, un ami de leur père. Elles y restèrent et n'eurent pas la vie facile, pensant à leurs maris respectifs : même dans la détresse, les femmes de bon lignage ne s'exemptent pas des manières vertueuses ! Le moment arriva où la deuxième donna naissance au fils qu'elle portait : toutes trois rivalisèrent d'amour à son égard.

Un jour que Śiva parcourait le ciel avec Pārvatī dans son giron, celle-ci, que ce spectacle remplissait de pitié, lui dit : « Maître, regarde : ces trois femmes, qui montrent de l'amour pour cet enfant, nourrissent l'espoir qu'il les soutiendra ! Aussi arrange-toi pour que, même enfant, il soit à même de les soutenir matériellement ! — Je le prends sous ma protection ! » répondit le dieu généreux, pressé par son aimée. « De fait, dans une vie antérieure, lui et sa femme se sont concilié rituellement mes faveurs : donc s'il

renaquit sur terre, c'était pour jouir des fruits de son comportement antérieur ! Sa femme, réincarnée en Pātali, fille du roi Mahendravarman, sera précisément son épouse. » En songe, Śiva dit à ces trois saintes femmes : « Ce fils que vous avez toutes trois aura pour nom Putraka. Chaque jour, lorsqu'il se réveillera, il y aura sous son oreiller cent mille pièces d'or, et il deviendra roi ! » Par la suite, lorsque l'enfant se réveillait, les saintes filles de Yajñadatta trouvaient l'or, et se réjouissaient de voir leurs pratiques couronnées de succès.

S'étant rapidement constitué un trésor avec cet or, Putraka devint roi : la prospérité appartient à ceux qui se sont livrés à l'ascèse !

*Putraka fait revenir ses parents qui l'avaient abandonné ;
histoire exemplaire des effets de la générosité (vers 25-35).*

Un jour Yajñadatta dit en privé à Putraka : « Roi, les dommages qu'entraîne la famine ont mené tes parents mâles quelque part ! Aussi ne cesse pas de faire des dons aux brahmanes : ils reviendront dès qu'ils entendront parler de ces dons. Écoute en ce sens l'histoire de Brahmadatta, que je vais te raconter !

« Autrefois vivait à Bénarès le roi Brahmadatta, qui vit un couple d'oies¹ traversant le ciel pendant la nuit : il avait l'éclat brillant de l'or ; des centaines d'oies royales l'entouraient. On aurait dit des éclairs soudains au milieu d'un nuage blanc. Le désir de les revoir grandit chez le roi, à tel point qu'il ne trouvait guère de contentement dans les plaisirs qui sont normalement ceux des rois. Après délibération avec ses ministres, le roi fit construire un joli étang correspondant à ses vœux, et offrit la sécurité aux êtres vivants. Avec le temps, les deux oies revinrent, le roi les vit et, lorsqu'elles furent en confiance, il les interrogea sur leurs corps dorés. « Seigneur, dans une existence antérieure, nous étions des corbeaux, lui répondirent-elles distinctement. Nous nous disputons les boulettes destinées au mort², dans un beau sanctuaire désaffecté de Śiva, lorsque nous tombâmes et mourûmes dans une tonne appartenant au temple. Nous renaquîmes sous la forme d'oies d'or, avec la conscience de notre existence antérieure. » À ces mots, les regardant à sa guise, le roi fut content.

«Donc, c'est un don unique en son genre qui te rendra tes parents», conclut Yajñadatta; et Putraka de s'exécuter.

Retrouvailles des parents : leur complot et leur châtement (vers 36-44).

À la nouvelle de ces largesses, ces brahmanes revinrent : une fois reconnus, ils retrouvèrent fortune antérieure et épouses. Étrange : même après avoir vu et traversé victorieusement les calamités, les méchants, dont l'absence de discernement aveugle l'intelligence, ne renoncent pas à leurs habitudes ! Le temps passant, désireux d'obtenir la royauté, ces brahmanes voulurent tuer Putraka et l'emmenèrent dans les monts Vindhya sous le prétexte fallacieux de voir la déesse. Alors qu'ils avaient placé des assassins à l'intérieur de la cella du sanctuaire de la déesse, ils dirent au roi : «Vois d'abord la déesse, tout seul : entre à l'intérieur !» Entré sans crainte, Putraka vit des hommes prêts à le tuer : «Pourquoi m'assaillir ? leur demanda-t-il. — Sur l'ordre de tes parents, qui nous ont donné de l'or ! répondirent-ils. — Cette parure aux bijoux sans prix que je porte, je vous la donne !» dit l'avisé Putraka à ces hommes que la déesse égarait. «Laissez-moi aller, je ne révélerai rien et m'en irai au loin ! — D'accord !» répondirent les assassins, qui lui prirent le bijou et s'en allèrent, après avoir annoncé mensongèrement à ses parents la mort de Putraka. De retour, ces brahmanes, qui exigeaient de régner, furent abattus par les ministres, qui les considéraient comme traîtres : d'où les ingrats pourraient-ils tirer avantage ?

Putraka met fin à une querelle et entre en possession d'objets magiques (vers 45-52).

Pendant ce temps, fidèle à sa promesse, le roi Putraka s'enfonça dans les monts Vindhya : ses parents lui étaient devenus indifférents. Dans son errance, il aperçut par là, se bagarrant sans égard pour autre chose, deux hommes qu'il interrogea : «Qui êtes-vous ? — Nous sommes les deux fils du démon Maya, et voici ses biens qui nous appartiennent à tous deux : un plat, un bâton et cette paire de chaussures¹. C'est pour eux que nous nous battons : le plus fort les emportera ! — Le beau lot que voilà pour un

Livre XI	
<i>Notice</i>	1445
<i>Notes</i>	1447
Livre XII	
<i>Notice</i>	1448
<i>Notice des « Contes du vampire »</i>	1451
<i>Notes</i>	1458
Livre XIII	
<i>Notice</i>	1483
<i>Notes</i>	1484
Livre XIV	
<i>Notice</i>	1485
<i>Notes</i>	1489
Livre XV	
<i>Notice</i>	1492
<i>Notes</i>	1494
Livre XVI	
<i>Notice</i>	1496
<i>Notes</i>	1501
Livre XVII	
<i>Notice</i>	1504
<i>Notes</i>	1507
Livre XVIII	
<i>Notice</i>	1511
<i>Notes</i>	1515
<i>Carte</i>	1523
<i>Répertoire</i>	1527
<i>Liste typologique des contes</i>	1679
<i>Bibliographie</i>	1683
<i>Table analytique</i>	1695

Ce volume contient :

OCÉAN
DES RIVIÈRES DE CONTES

Introduction

par Nalini Balbir

Chronologie sommaire

Prononciation des mots sanskrits

Note sur la présente édition

Notices et notes

Carte

Répertoire

Liste typologique des contes

Bibliographie

Table analytique